



Didier Christophe a publié «Les agriculteurs à l'aube du XXI^e siècle en Limousin et Berry» (Ed L'Harmattan).

Comment l'idée de travailler sur ce thème précis est née?

Ce sont deux choses mêlées. J'ai été pendant 22 ans enseignant au lycée agricole de Naves. Ça participe à ma construction d'individu comme d'appartenir à Peuple et Culture pendant 20 ans. A côté de ça, le fait d'avoir repris des études à 40 ans pour réaliser un travail sur un sujet qu'on pourrait résumer par «Comment aujourd'hui actualiser la représentation de l'agriculture dans la polysémie existante ?» y est pour quelque chose. Je suis aussi plasticien et le chemin que j'ai suivi a pris la forme d'un travail de sociologie. En lien avec ma directrice de recherche Hélène Sorbé à Bordeaux, j'ai travaillé sur le

INTERVIEW

DIDIER CHRISTOPHE, PLASTICIEN-FORMATEUR

«Enseigner à produire autrement»

concept d'appartenance à un territoire rural. J'ai voulu tester les hypothèses de travail que j'avais récoltées en Limousin dans le Berry, dans la champagne berrichonne en grande culture et aussi en Hongrie. Mais la Hongrie n'apparaît pas dans le livre.

Qu'est-ce qu'elles nous disent ces paroles d'agriculteurs?

On a beaucoup de diversité de paroles. Il y a des personnes qui sont passées à une agriculture vraiment industrielle. C'est le cas en Indre où lors de mon enquête dans une cour de ferme, je vois dix véhicules utilitaires. Ce sont dix agriculteurs qui ont mis en commun 3.500 hectares. J'interroge des gens qui développent ce modèle-là. Certains chercheurs en sociologie rurale pensent que l'avenir c'est ça. Ils ont construit leur discours, leurs raisonnements sur ces horizons-là. D'autres qui les battent en brèche. Moi, je croise les infos. Le sociologue ruraliste François Purseigle considère actuellement que dans vingt ans l'agriculture ne sera plus qu'industrielle. J'espère qu'il ne faut pas le croire ! J'observe que notre ministre de l'agriculture travaille plutôt pour cette forme de développement que pour le petit paysan.

Pendant des années, le syndicat majoritaire FNSEA allait chercher des petits éleveurs du sud-ouest pour porter les intérêts des grands céréaliers du nord et pas du tout ceux de la petite paysannerie du sud...

Ce qui ressort, un avenir peut être dessiné à travers la diversification.

Dans 20 ans l'agriculture ne sera plus qu'industrielle...

La question se pose de la diversité des ressources, d'avoir plusieurs ateliers. On constate des jeunes prêts à faire de gros investissements. J'ai l'exemple d'une chèvrerie en Haute-Vienne qui a coûté plusieurs dizaines de milliers d'euros. Il va falloir en vendre des cabecous pour un retour sur investissement. On voit par là qu'être agriculteur c'est beaucoup de travail.

On constate également des agriculteurs qui produisent du solaire de manière importante. Pour certains, les vaches sous les panneaux sont devenues un sous-produit. Une fois que tu as bien vendu l'électricité, tu peux casser les prix...

Quid du bio dans ces modèles?

La difficulté principale pour un territoire comme le nôtre en

Limousin, c'est d'une part dans le domaine de la production bovine, le carné en général, le fait qu'il n'y a pas suffisamment de filière organisée. Les producteurs n'ont pas un circuit leur permettant de valoriser leur production jusqu'au bout de la chaîne. Il y a des solutions à cela. Une hypothèse collective comme celle portée par Tulle aggro avec la création d'un atelier de transformation sur Tulle. Cet outil aidera à structurer la filière.

Pour le maraîchage, il n'y a pas encore de producteurs qui veulent jouer le jeu de la restauration collective. Leurs productions ne peuvent pas suivre en quantité. C'est une limite. Il y a des niches à prendre mais je ne vois pas cela se développer en Limousin.

On peut noter que la dernière loi d'avenir pour l'agriculture et la forêt est porteuse d'éléments intéressants. Pour l'enseignement agricole, l'idée est de produire autrement et enseigner autrement, sous-entendu enseigner à produire autrement. C'est un axe de travail fort dont on pense que ça peut amener les nouvelles générations à se poser les bonnes questions sur ce qu'on essaie de leur vendre.